

## 8. L'envol : mon entrée au Lycée

La veille de la rentrée Fifine et Marcel m'accompagnèrent jusqu'au lycée afin de me familiariser avec l'itinéraire que je me devais de suivre chaque jour pour m'y rendre. On longea la rue de la Vieille Mosquée sous les ombrageux ficus jusque devant le grand portail du lycée donnant accès à la cour d'honneur qui me sembla immense et où de magnifiques palmiers aux troncs chaulés, bien alignés inclinaient gracieusement leurs branches hérissées comme pour nous saluer.

Je n'osais pas trop m'y avancer d'autant que l'oncle Marcel m'entraînait petit à petit vers un monolithe situé légèrement sur la gauche au sommet duquel trônait une Victoire fière et digne, les ailes déployées et le visage grave. C'était le monument aux morts sur lequel étaient inscrits les 215 noms des professeurs et élèves morts à la Grande Guerre de 1914-1918. L'oncle Marcel me dit :

«Tu vois, j'étais présent ici-même, quand ce monument a été inauguré. C'était un vendredi, le 6 juillet 1923. Beaucoup de monde y assistait. La cour en était pleine. Sous les arbres, face au monument se tenaient les parents et les familles des morts.

À droite les autorités civiles et militaires, sur la gauche au fond les professeurs et tout le personnel de l'établissement.

Devant eux, le proviseur du Lycée, M. Sauvage. Et tout autour, là-bas, la musique du 9<sup>ème</sup> Zouaves au garde à vous !

Un peu partout, le public venu de très bonne heure, les plus jeunes juchés sur le mur d'enceinte pour mieux voir. J'entends encore parfaitement les mots que prononce alors M. Amillac le président de l'Association des Anciens élèves qui a initié ce projet :

« N'oubliez jamais vos camarades morts pour la Patrie : chaque fois que vous rentrerez au Lycée, jetez un coup d'œil sur ce monument que vous respecterez comme un autel familial, semblable à ceux que les Anciens élevaient dans l'*Atrium*. Qu'il vous rappelle à jamais tous vos aînés qui ont lutté, combattu et souffert, et qui sont tombés pour vous ».

L'oncle en avait les larmes aux yeux et je pense que c'est surtout mon entrée dans ce petit Panthéon et l'avenir qu'il imaginait pour son jeune neveu qui en étaient la cause. Pour lui qui en avait été privé, fréquenter ce haut lieu du savoir ne pouvait que m'amener à « devenir quelqu'un » comme il aimait à le répéter.

C'est donc au lycée Lamoricière d'Oran que je fis mon entrée un jour d'octobre 1951. C'était un bel établissement d'enseignement secondaire, un des plus grands d'Algérie et qui avait vu passer pas mal d'élèves, certains très connus comme le mathématicien Gaston Julia devenu par la suite Président de l'Académie des Sciences, ce qui n'est pas rien !

D'autres personnages non moins connus l'auront fréquenté comme Yves Mathieu St Laurent, Jean-Pierre Elkabbach, Alain Gomez l'ancien patron de Thomson, les historiens Charles-

André Julien et Marc Ferro, plusieurs professeurs de lettres agrégés et enseignant en Sorbonne, quelques éminents professeurs de médecine aussi...et quelques lauréats au Concours Général comme Louis Assemat (1er prix de Mathématiques en 1922), Antoine Robba (1er accessit la même année) et Christophe Campos (1er prix de langue anglaise en 1955)... Et plus récemment l'académicien et historien Pierre Nora qui se souvient encore de son passage au lycée et de ses collègues.

Comme je n'étais pas suffisamment développé physiquement pour mon âge (n'oublions pas qu'on m'appelait au village *La Feuille* !), on hésita à m'inscrire comme interne la première année et on préféra pour moi la demi-pension qui me permettrait de rentrer tous les soirs chez l'oncle et la tante Masson, mes correspondants qui habitaient en ville pas très loin du lycée. Dès le premier jour, je suis affecté dans la classe 6ème 7. Sur la quarantaine d'élèves qui se rangent à mes côtés, je ne connais bien sûr personne. Ils sont tous ou presque externes. Ils sont tous Oranais ou originaires de Mers-El-Kébir : le grand port de guerre voisin.

Certains connaissent bien le lycée, ils y ont fréquenté l'école primaire qui lui est adjointe. Mes condisciples, les frères Strullu Eric et Hervé ont même leur père directeur de cette école. Il y a également un ou deux fils de professeurs, comme Philippe Robba dont le père cité plus haut, devenu grand professeur de mathématiques au lycée est mort l'année précédente, et le jeune Tarlet dont le père, professeur de français, boite légèrement. Gérard Vazquez, fils d'un grand tailleur d'Oran que je trouve sympathique, deux ou trois redoublants qui m'impressionnent par leur taille ou leur volume : Soto, Santa Maria, Pariente et quelques autres élèves bien grands pour fréquenter la classe de sixième car ils portent des embryons de moustaches et leurs jambes sont toutes couvertes de poils, je m'en apercevrai en gymnastique. Jean Théodorou que je retrouverai en terminale et que j'ai le plaisir de fréquenter encore ne m'en voudra pas de l'avoir compté parmi ces derniers !

Je porte un tablier gris sanglé à la taille pour protéger mes vêtements car je dois déjeuner au lycée que je ne quitterai qu'en fin d'après-midi après l'étude du soir. Toute la matinée nous la passerons chez M. Calmels, notre professeur de Français-Latin :

Dictée de l'emploi du temps, recommandations diverses, note sur demi-feuille de quelques renseignements concernant nos parents, leur profession, leur adresse, le nombre et l'âge de nos frères et sœurs, nom et adresse de l'établissement qui nous accueillait l'an dernier, etc... En ramassant les demi-feuilles, le professeur s'entretient avec certains d'entre nous dont il connaît les parents, semble-t-il. M. Calmels est un homme d'une quarantaine d'années, il porte des lunettes à monture épaisse et fume en permanence, ce qui ne gêne personne. Il parle avec un accent qui indique qu'il n'est pas de chez nous. Il insiste sur la terminaison de chaque mot, une déformation professionnelle. On s'accorde quelques minutes de récréation puis de nouveau en classe pour l'écouter nous dire comment il entend nous faire travailler. Tout passe en revue :

La tenue des cahiers, la présentation du travail, les interrogations écrites, les devoirs sur feuille numérotés très importants et les compositions trimestrielles. Lorsqu'enfin la sonnerie de midi retentit, tout le monde se précipite vers la porte d'entrée, traverse la cour Chevassus pour se retrouver très vite dans le grand hall d'entrée du lycée. Porté par le mouvement, je me retrouve dans la cour d'honneur à l'extérieur, face au monument aux morts, alors que je ne dois pas quitter l'établissement, mais plutôt me diriger vers le réfectoire. Je rebrousse donc chemin, ce qui n'est pas facile quand près de 2000 externes de toutes classes circulent en sens

inverse ! Je suis bousculé et même frappé à la tête par quelques grands externes trop heureux de se venger ! Nous le verrons plus tard, mais dans le lycée qui comptait environ 2500 élèves dont 400 internes et une cinquantaine de demi-pensionnaires, les internes ou potaches, fils de la maison, faisaient la loi !

Reconnaissables à leur tablier noir ou gris, ils pouvaient se permettre de défier qui que ce soit, y compris les grands externes de terminale, sans jamais être inquiétés. Il existait par ailleurs une grande solidarité entre tous ces potaches. Malheur à qui s'attaquerait à l'un d'entre eux même isolé ! Certains externes avaient dû en être victimes et tenaient là leur revanche. Je remonte donc le flux descendant des élèves et me dirige péniblement vers ce qui me semble être le réfectoire. Je n'ai jamais vu de réfectoire et ne me souvenant plus du mot, je demande un peu au hasard où se trouve la salle à manger.

Aucune réponse, chacun est pressé de rentrer chez lui, quand tout à coup j'aperçois à un carrefour de galeries, debout sur une chaise, canalisant le flot des élèves, un adulte, petit de taille. De son perchoir improvisé, il les renseigne comme il peut. Je me dis : « voilà un adulte, je suis sauvé », et en m'approchant je reconnais le surveillant général que l'on m'a dit, la veille, s'appeler Puceau ! Dans un costume rouille pied-de-poule, portant un feutre de la même couleur, très petit de taille, il s'agite énormément. Je tente de m'en rapprocher le plus possible et lui crie : « Pardon, Monsieur Puceau, où se trouve le réfectoire ? ». A ce moment, l'homme enrage et me fouettant du regard m'administre une gifle que je n'ai jamais oubliée pendant qu'il me crie : « Tu apprendras, petit, que mon nom est Pucinelli, **PU - CE - NEL - LI** » ! Sur le moment, je ne comprends rien à ce qu'il dit et, en larmes, je décide de repartir vers la sortie, me disant que même le surveillant général, un adulte pourtant, n'a pas voulu m'indiquer le chemin du réfectoire ! Mieux, il m'a giflé ! Le lycée, ce ne sera pas pour moi ! Je sors donc à nouveau par la cour d'honneur, en larmes, passe sans le regarder, près du monument aux morts, bien décidé à aller déjeuner chez les Masson et à ne plus retourner au lycée. A mon arrivée, l'oncle et la tante ne cachent pas leur surprise. Je leur raconte ma mésaventure. Ils veulent m'accompagner l'après-midi mais je refuse et ce n'est que le lendemain que Maman prévenue me raccompagnera. Le censeur à qui nous racontons l'histoire qui m'est arrivée, souriant à Maman qui semble avoir tout compris, m'explique gentiment que le surveillant général M. Pucinelli est un brave homme mais il tient, ce qui est normal à ce qu'on l'appelle par son nom et non autrement, comme le font les grands élèves qui lui manquent de respect. Je ne saisis pas très bien ce que me dit le censeur, mais je suis bien décidé à ne plus m'adresser à M. Pucinelli dorénavant.

Avec un peu de recul, j'ai bien ri moi aussi, mais je pense que cet homme excédé certes aurait pu quand même comprendre qu'il avait affaire à un jeune enfant ignorant encore la signification de ce mot, ce qui était le cas.

Les jours passent et petit à petit, j'apprends à vivre ou plutôt à survivre dans cette nouvelle communauté où je me sens tout à fait étranger. Mes résultats ne sont pas décevants mais ils pourraient être meilleurs. Ils sont cependant dans l'ensemble assez bons malgré un léger fléchissement en fin d'année. J'ai quand même eu le tableau d'honneur une fois au premier trimestre.

J'ai du mal à comprendre pourquoi les Romains s'exprimaient ainsi ! Le latin m'interpelle, surtout ces déclinaisons que j'apprends par cœur « *rosa, rosam, rosae,...* » sans trop comprendre leur utilité.

En mathématiques, je n'ai pas de problème, mais le professeur, M. Zurbach, est très âgé et doit prendre sa retraite l'année suivante. On ne peut pas dire qu'il me motive beaucoup. Il ne quitte pratiquement jamais son bureau et porte même en classe un grand béret. Il semble avoir ses chouchous comme Philippe Robba dont le défunt père était son collègue et ami. Les autres élèves sont quasiment ignorés. Et pour la première fois, on nous appelle par notre nom et on nous vouvoie ! J'apprendrai plus tard que M. Zurbach fut un très grand professeur et qu'il fut très apprécié de ses élèves.

Seul le professeur d'histoire, M. Leca, me plaît énormément. C'est un immense plaisir que d'assister à ses cours. L'histoire qu'il raconte, lui aussi assis à son bureau, est bien vivante. Il sait trouver les mots, les images qui captivent notre attention. De plus, pendant le cours, il nous suffit d'écouter, ce que nous faisons bien volontiers. On ne prend aucune note, on n'ouvre aucun cahier, aucun livre. Lorsque la sonnerie retentit, nous regrettons de devoir quitter la classe. A la première composition, nous déchanterons quelque peu car, n'ayant pris aucune note, nous aurons du mal à réviser. Nous n'avons plus que le livre comme support et il nous est difficile de l'utiliser pour répondre à une question de synthèse comme il plaira souvent à M. Leca de poser. Après chaque composition, on se demande si on a bien répondu. De plus le professeur - et c'est nouveau pour nous - souhaite et exige que le devoir d'histoire ou de géographie soit construit comme une composition française : introduction, développement et conclusion.

Il est également très exigeant sur l'orthographe. Avec quelque appréhension, nous attendons les résultats de la première composition. Ils ne viendront pas tout de suite. Contrairement à ses collègues, M. Leca ne rend pas les copies.

Nous ne les verrons jamais. Il se contentera, après qu'on ait demandé à plusieurs reprises les résultats, d'ouvrir son calepin et de nous donner par ordre alphabétique les notes sans aucune observation. Peu bavard et très peu généreux, puisque le premier a environ 11 ou 12 et le dernier 3 ou 4 sur 20. Nous restons un peu sur notre faim, d'autant que même si la note nous paraît insuffisante, nous n'avons aucun moyen de le vérifier. Pourtant, j'ai eu plusieurs années ce professeur et j'ai toujours été très heureux de l'avoir. Dans les grandes classes, il utilisait la même méthode. . .

Que se passerait-il aujourd'hui si on ne rendait pas aux élèves leurs copies ? Il ne nous serait jamais venu à l'époque, et sous le nez du professeur, de comparer sa copie avec celle du voisin et au besoin faire remarquer quelque erreur de correction ! Ça ne se faisait pas, même si on mourait d'envie de le faire.... Aujourd'hui c'est très courant.

Un autre professeur chez qui j'ai eu plaisir à aller, c'est M. Schlegel, le professeur de dessin. Blond et mince, peu loquace, c'est un homme du Nord. L'homme en lui-même est assez froid et distant. Ce que j'aime, c'est dessiner. Je me débrouille assez bien et il a tôt fait de s'en apercevoir. J'aurai presque tout le temps la première place.

La musique ne me dit rien surtout avec le brave Totor (M.Pastor) !

Et la gym où j'ai assez peu de dispositions, j'ai vite fait de me faire remarquer, et pas en bien ! M. Abouharham est très consciencieux, peut-être un peu trop. Le soir en étude, de 17h à 19h, le répétiteur est un certain M. Médioni qui, comme la plupart des répétiteurs, est étudiant ou prépare des examens pour être titularisé. Il ne souhaite pas être ennuyé pendant ces deux heures d'étude. Aussi, après avoir fait mes devoirs et appris mes leçons, je passe le reste du temps à rêver.

Je pense au village, à mes pigeons, à mon petit frère, à ma grande sœur, à mes parents, à mes copains plus heureux que moi puisqu'ils n'ont pas été reçus au concours d'entrée en sixième. On ne les a même pas présentés. Ils peuvent ainsi continuer à jouer librement aux billes, *aux pignols*, à *délivré*, à *chicha la fava* ... J'envisage même de demander pour Noël une carabine à mes parents, mais pour cela il faut que j'obtienne le tableau d'honneur. J'ai mis dans la confidence ma tante Fifine et l'oncle Marcel. . .

Ils pourront plaider ma cause encore que... il sera difficile de convaincre Maman que le nom seulement de l'objet effraie ! J'ouvre mon cahier de brouillon et j'imagine la carabine qui me sera offerte ! Je commence toujours par dessiner le canon épais avec le guidon, le fût en bois avec ses fixations, l'anneau de bretelle, la culasse et son levier, puis la queue de détente et je termine par la crosse. Passe alors dans les rangs M. Médioni pour s'assurer que ses élèves sont tous intelligemment occupés. Je ne l'ai même pas vu venir. « Tiens, c'est tout ce que tu fais ? » J'essaie de lui expliquer que j'ai fini mes devoirs et appris mes leçons.... Peine perdue. « Tu me copieras pour mardi prochain trente fois la fable « Les deux pigeons » de Jean de La Fontaine. Tu peux commencer tout de suite ! » Je me jette aussitôt sur mon recueil de fables et je constate que, de toutes les fables de La Fontaine, c'est une des plus longues.... Sale vache de Médioni ! Il m'aura à l'œil constamment et les autres soirs, il me surprendra à parler un peu trop pendant l'étude et ça se traduira par une mauvaise note de conduite qu'il recopiera chaque soir sur un grand cahier déposé chez le censeur. La fréquence de mauvaises notes peut entraîner une colle le jeudi. Me voilà bien encadré !

Dans cette étude réservée aux « demis », toutes les divisions sont représentées. Il y a parmi nous d'assez grands élèves. Beaucoup d'Oranais des faubourgs, et du Village Nègre, parmi eux un Mohamed Ben Daoud, petit-fils du Colonel à qui Grand-père a acheté les terres de Tamtrayah. Tous sont intéressés par mon stylo Edacoto qui m'a été offert pour ma communion. C'est vrai qu'il est magnifique, je ne cesse de l'ouvrir et de le fermer. J'actionne au-dessus de l'encrier Waterman la pompe pour le vider et m'amuse à le remplir à nouveau ! La plume éclatante portant les chiffres 18 carats et le poinçon qui authentifie qu'elle est en or me plaisent énormément. Je ne me lasse pas de signer ou de griffonner à l'encre bleu nuit de nombreuses pages de mon cahier de brouillon. Un soir en ouvrant ma trousse, je constate qu'il n'y est plus. Je me mets à le chercher un peu partout. Médioni que mes recherches agacent m'en demande la raison. Je lui dis, les larmes aux yeux, que mon stylo a disparu et lui en donne la description ...qu'il m'avait été offert pour ma communion ...Il me répond sèchement : « On n'a pas idée de porter ce genre de stylo ici ! » Il avait raison et plus jamais, ni ici ni ailleurs, je n'eus l'occasion d'en porter. Le plus difficile fut d'avouer la perte, ou plus probablement le vol, à l'Oncle Marcel et à la Tante Fifine. Comment leur annoncer la nouvelle ?



Le stylo Edacoto.

C'est surtout le fait d'avoir été reçu au concours d'entrée en sixième qui avait poussé l'Oncle Marcel et la Tante Fifine à faire ce geste inconsidéré ! Ils avaient probablement compris avant tout le monde, l'amour que je portais à la langue française et plus encore à l'écriture. Je sais qu'ils n'auraient pas aimé que d'autres qu'eux-mêmes eussent pensé à m'offrir un tel cadeau. C'était ou le stylo de grande marque ou le bel atlas ou le superbe dictionnaire. Autant dire qu'ils avaient misé sur des études longues et sérieuses qui m'auraient mené vers les sommets de la civilisation ! « Devenir quelqu'un » résume assez bien l'objectif que je devais atteindre dans leur rêve. Leur choix s'était porté sur un stylo Edacoto plume-or (s'il vous plaît), dans son écrin garni intérieurement de velours bleu, resplendissant ! Je l'ai maintes fois dessiné de mémoire ! Le corps nacré de ce porte-plume aux tons mordorés n'était pas sans rappeler ces belles billes d'agate que je me devais d'abandonner puisque mon entrée en sixième signifiait mon départ du village pour le grand lycée d'Oran ! Finis pour moi ces jeux de l'enfance qui me ravissaient et que j'eus beaucoup de peine à oublier.

L'Oncle qui était autodidacte, sinon anticlérical volontiers laïc et voltairien, abonné au journal *Oran Républicain* plutôt qu'à *l'Echo d'Oran*, était parvenu grâce à son travail et à son sérieux à occuper le poste d'inspecteur à la Grande Poste d'Oran ! Rien d'un rigolo, et probablement aussi parce qu'il n'avait point d'enfants, il aurait voulu que je devienne l'objet du rêve qu'avec sa douce compagne il entretenait depuis que mes parents agriculteurs à la campagne m'avaient confié à leurs bons soins. A table, je devais me tenir correctement, ne pas boire d'un trait mon verre d'eau, peu de vin, rester sobre en tout, aider à desservir et pour finir, essuyer la vaisselle. Pas de temps à perdre au cinéma l'après-midi des jeudis et dimanches, mais au contraire en profiter pour revoir mes cours et les approfondir. Jouer le moins possible... fumer ou boire pas même y penser ! Seule distraction permise, l'accompagner les jours fastes à la pêche à la ligne au port ou sur la corniche oranaise.

Sitôt la table débarrassée, il me questionnait sur mon programme de l'année, mes professeurs, leurs observations à mon encontre et bien sûr les notes obtenues chaque semaine. Il aimait à me rappeler qu'il dut interrompre ses études à l'âge de 11 ans pour gagner la croûte de sa mère veuve depuis peu et à charge son jeune frère Albert de 5 ans son cadet. Il exerça alors la profession d'apprenti électricien. Ce fut pour lui l'occasion de travailler pendant quelques années sur l'immense chantier qu'avait représenté l'édification du lycée Lamoricière d'Oran. Il connaissait parfaitement toute l'installation électrique du lycée et plus particulièrement celle des salles réservées à la Physique et à la Chimie, celle du Laboratoire aussi, plus complexe encore. Ces travaux durèrent longtemps, plusieurs mois d'affilée où furent mobilisés son maître-formateur et lui-même.

Il en avait profité pour écouter, perché sur son échelle, les professeurs qui assuraient leurs cours pendant les travaux. Certains noms lui revenaient et l'Oncle se souvenait parfaitement des cours d'électricité au point de me les réciter. La loi d'Ohm, l'intensité du courant dérivé, la cage Faraday... n'avaient aucun secret pour lui. Il me disait, les larmes aux yeux, combien il aurait été heureux de pouvoir être assis à la place des élèves qui ne connaissaient probablement pas leur chance ! ...

De temps à autre, l'Oncle se plaisait à me conter des histoires. Mais pas n'importe quelles histoires. Des histoires toujours vraies et exemplaires qui avaient eu lieu quelques années auparavant souvent liées au passé de notre lycée. C'était une joie pour lui de me raconter l'odyssée de Gaston Julia, ce petit génie originaire de Sidi-Bel-Abbès, issu d'une famille nombreuse (quatre enfants) et pauvre (le père était ouvrier agricole) qui très jeune se distingua de ses camarades, entra tardivement - à cause d'une grave maladie - au lycée Lamoricière d'Oran, rattrapa son retard en un mois et remporta en fin d'année tous les prix de sa classe ! Reçu 1er au bac avec la mention très bien et les félicitations du jury (peu courant à l'époque), ses professeurs lui firent obtenir une bourse qui lui permit d'intégrer un des plus grands lycées parisiens « Louis le Grand ».

Encouragé par ses nouveaux professeurs, Julia se consacra à la recherche mathématique et devint un des plus grands mathématiciens de son temps quand la guerre de 1914 éclata. Jeune sous-lieutenant, blessé grièvement à la tête de sa section au chemin des Dames, il perdit un

œil et une partie du visage fut emportée par un éclat d'obus. Après de nombreuses opérations douloureuses (27 au total !), l'occasion de connaître et d'épouser son infirmière avec qui ils eurent 6 garçons, le brillant mathématicien s'en remit mais il dut porter en permanence un masque en cuir.

« Nez de cuir » comme on le surnommait, souffrait très fréquemment de douloureuses céphalées. Cela ne l'empêcha pas de travailler sans relâche. Entré à l'Académie des Sciences, il enseigne plusieurs années à l'École Polytechnique et à la Sorbonne et finit président de ladite Académie ! En 1955, Gaston Julia, le fils prodige, retournera à Sidi-Bel-Abbès, sa ville natale, une dernière fois. Le pays tout entier donnera une fête en son honneur.

. . . *Fermez le ban !*

L'Oncle essoufflé, visiblement transporté par ce qu'il venait de vivre, en avait les larmes aux yeux ! De joie, de tristesse, je ne sais plus... Je me sentais écrasé par tant de gloire et de mérite... Pourquoi l'Oncle tenait-il à me raconter ces histoires ? Me suis-je seulement posé la question ? Je me sentais tout petit, insignifiant après ce que je venais d'entendre.

L'année suivante je connus l'internat et là encore tout ne fut pas facile pour moi. D'autant que "*La Feuille*" changea d'aspect. Mon physique se transforma, mes muscles se développèrent, mon caractère s'affirma, ma voix changea. Des transformations profondes de mon être me firent découvrir avec inquiétude que je quittais le monde de l'enfance ! L'expérience acquise me permit de me faire davantage

respecter de la gent potache volontiers querelleuse. Mon travail scolaire connut des hauts et des bas mais se termina par l'obtention du baccalauréat avec la mention assez bien, premier de liste. . . Bien sûr rien à voir avec Gaston Julia !

Dès lors, l'Oncle et la Tante me virent moins souvent et petit à petit la chrysalide se transformait pour donner vie à un jeune papillon qui ne tarderait pas à prendre sa liberté ! On pouvait encore espérer que je devienne quelqu'un.

Malheureusement des événements exceptionnels et d'une violence inouïe nous emportèrent tous dans une tourmente. En 1955, peu après la Toussaint Rouge, la mort subite de mon père, un grand cardiaque qui laisse Maman, veuve, désemparée et sans argent... La ferme de Tamtrayah incendiée brûle complètement en 1957 avec tout ce qu'elle renfermait (matériels et animaux) ... Tante Fifine disparaît en 1959 à la suite d'une bénigne opération chirurgicale, l'année de mon bachot, et l'Oncle, le soir même, fou de douleur qui veut se jeter du haut du boulevard Front de mer... avant de s'exiler à Alicante. Cette affreuse guerre qui cache son nom et qui nous oblige à quitter définitivement et sans appel (la valise ou le cercueil) le pays natal où plus de quatre générations des nôtres avaient vécu et travaillé durement pour tenter d'offrir une vie meilleure à leurs enfants. Comme beaucoup de nos compatriotes, nous sommes pratiquement ruinés mais toujours en vie. Que demander de plus ? . . .

*Mektoub* dit le sage Arabe. On n'échappe pas à son destin !

Ceci étant, je ne remercierai jamais assez ces deux êtres chers, Fifine et Marcel, qui m'ont comblé de leurs bienfaits et de leur amour. Je leur dois beaucoup, pour m'avoir intimement soutenu dans cet envol, délicate et merveilleuse étape de ma vie. Ils auraient mérité une meilleure fin de vie.



Aujourd'hui à 83 ans, j'ai beaucoup de plaisir à me souvenir de ce passé encore bien présent dans ma mémoire. Plaisir de faire revivre tous ces êtres proches que je n'ai pas toujours su aimer ou à qui, du moins, je n'ai pas su dire combien je les aimais.

Comme le chante si bien Daniel Guichard dans « Mon vieux » :

Mais quand on a juste 15 ans,  
On n'a pas le cœur assez grand  
Pour y loger, toutes ces choses là  
Tu vois . . .



Le monument aux morts du lycée peu après l'inauguration